

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne

l'en dehors

à E. ARMAND

22, cité St-Joseph, ORLÉANS

2^e ANNÉE, n° 5

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois . 3f. » — Extérieur . . . 4f. »
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

bi-mensuel

L'Egoïsme

En publiant l'article dont la traduction suit, *William Marion Reedy*, le regretté éditeur du *Mirror*, de Saint-Louis (Louisiane), écrivait que c'était l'exposé le plus succinct et le plus lucide des dogmes (?) de l'Anarchisme qu'il eût jamais lus. Nos lecteurs jugeront par eux-mêmes de ce qui, dans cet exposé, s'accorde avec la thèse individualiste antiautoritaire ou s'en différencie.

Reedy ajoutait : « Ces principes mis en pratique sonneraient le glas du patriotisme, de la loi, de la moralité, de la société elle-même. Ils sont absolument inhumains, mais très logiques. Rationnels ? C'est une autre affaire. Ne sont-ils pas tout simplement « naturels » ? »

E. A.

Il n'y a pas de terme plus généralement mécompris que le mot *égoïsme* dans son acception moderne. En premier lieu, on le suppose synonyme de *dévoûment* à son propre intérêt, sans égard pour l'intérêt d'autrui. Dans ce sens, il est opposé à *altruisme* — *dévoûment* aux autres et sacrifice de soi. Cette interprétation est due à l'emploi antithétique — comme moyen de controverse — que Herbert Spencer a fait de cette expression.

On l'a également rendu synonyme d'hédonisme, d'eudémonisme, d'épicurisme, philosophies qui toutes enseignent que l'atteinte du plaisir ou du bonheur ou du profit, — choisissez le vocable qui vous plaît, — est la véritable règle de la vie.

L'égoïsme moderne tel qu'il a été proposé par Stirner et par Nietzsche, exposé par Ibsen, Bernard Shaw et autres, est tout cela en effet ; mais il est davantage encore. C'est la réalisation par l'individu qu'il est un individu ; qu'en ce qui le concerne, il est l'unique individu.

Chacun de nous, en effet, est seul au milieu d'un univers. Il est entouré de visions et de sons qu'il interprète comme extérieurs à lui-même, quoique tout ce qu'il en connaisse soit les impressions qu'ils font sur sa rétine, sur le tympan de ses oreilles, sur les autres organes de ses sens. L'univers, en ce qui le concerne, est mesuré par ces sensations ; elles constituent, pour lui, l'univers. Certaines d'entre elles sont interprétées par lui comme désignant d'autres êtres qu'il conçoit comme plus ou moins semblables à lui-même. Mais nul de ces êtres n'est lui-même. Il est à part. Sa conscience de soi, les désirs et les satisfactions qui en font partie, cela forme une chose unique ; personne d'autre que lui ne peut s'y introduire.

Quelque chers et proches que vous soient votre compagne, vos enfants, vos amis, ils ne sont pas vous ; ils sont extérieurs à vous. Vous êtes à jamais solitaire. Vos pensées, vos émotions sont uniquement *vôtres*. Il n'est personne d'autre que vous qui éprouve vos pensées, vos sentiments.

Sans doute, cela vous fait plaisir quand autrui pense comme vous, quand il vous en informe au moyen du langage. De plus, absolument à part du fait qu'ils jouissent des mêmes choses dont vous jouissez — de plus, vous ressentez du plaisir à les voir être heureux d'une façon ou d'une autre. Ce plaisir est la sympathie, un des plaisirs les plus fins qui soient accessibles à un grand nombre de personnes.

Selon que vous y pousse votre sympathie, vous trouverez du plaisir dans votre propre plaisir ou dans le plaisir d'autrui ; mais ce sera toujours votre propre plaisir que vous chercherez. Le plus parfait égoïste peut être le

plus profond altruiste ; mais, au fond, il sait très bien que son altruisme n'est que satisfaction personnelle.

Mais l'égoïsme est plus encore. C'est la réalisation par l'individu qu'il est au-dessus de toutes les institutions et de toutes les formules ; qu'elles n'existent qu'en tant qu'il décide en les acceptant de les faire *siennes*.

Lorsque vous voyez clairement que vous êtes la mesure de l'univers, que tout ce qui existe n'existe pour vous que dans la mesure où c'est reflété dans votre propre conscience, vous devenez un homme nouveau ; vous voyez toutes choses à la lueur d'une lumière nouvelle ; vous vous tenez sur une éminence et vous sentez l'air frais qui vous souffle au visage ; vous y trouvez une nouvelle force et un nouvel enthousiasme.

Quels que soient les dieux que vous adorez, vous réalisez qu'ils sont vos dieux, le produit de votre propre imagination ; terribles ou aimables, selon que vous avez décidé de vous les représenter. Vous les tenez en vos mains et vous jouez avec eux comme une fillette avec sa poupée ; vous avez en effet appris à ne pas les craindre ; ils ne sont que « l'imagination de votre cœur ».

Vous avez appris à pénétrer, à percer tous les idéaux qu'en général les hommes croient être des réalités ; vous avez appris que ces idéaux sont vôtres. Que vous les ayez créés, ce qui est improbable, ou que vous les ayez acceptés de quelqu'un d'autre cela ne fait pas de différence. Ce sont vos idéaux dans la mesure où vous les acceptez. Le prêtre est vénérable dans la mesure où vous le vénérez. Dès que vous cessez de le vénérer, il n'est plus vénérable pour vous. Vous avez la puissance de faire et défaire les prêtres aussi facilement que vous faites et défaites les dieux. Vous êtes celui qui, au dire du poète, restez immuable quand bien même tout l'univers tomberait en pièces autour de vous.

Tous les autres idéaux qui mettent en mouvement les hommes, qui les affligent n'ont aucun pouvoir sur vous, vous ne les craignez plus, car vous savez que ce sont vos propres idéaux, créés dans votre propre esprit, pour votre propre satisfaction, à modifier ou à ignorer, selon que vous déciderez de les modifier ou de les ignorer. Ce sont de petits joujoux, faits pour vous amuser, non pour que vous les craigniez.

« L'Etat » ou « le gouvernement » est idéalisé par le plus grand nombre comme une chose au-dessus d'eux. Ils l'appellent aussi « Mon pays » et à peine ce mot magique a-t-il été énoncé, dans certaines conditions, qu'ils s'élanceront pour assassiner leurs amis, qu'ils n'auraient même pas égratignés s'ils n'étaient pas aveuglés et enivrés par leur idéal. La plupart des hommes sont privés de raison sous l'influence de leurs idéaux. Incités par l'idéal de la « religion » ou du « patriotisme » ou de la « moralité » ils se jettent à la gorge les uns des autres, eux qui, en temps ordinaire, sont les plus doux des stères ! Mais leurs idéaux leur sont comme les « idées fixes » des aliénés. Ils deviennent irrationnels et irresponsables sous leur influence ; non seulement ils détruisent autrui, mais

ils ruinent leurs propres intérêts, et n'hésitent pas à se détruire follement eux-mêmes en sacrifice à l'omnidévorant Idéal.

Mais l'égoïste ne nourrit aucun idéal, car sa connaissance que ses idéaux sont *siens* uniquement, le libère de leur domination. Il agit dans son intérêt, non pour l'intérêt des idéaux. Il n'a aucun respect pour « l'Etat ». Il sait que « le Gouvernement » n'est qu'un assemblage d'hommes, qui n'en savent pas plus long que lui, en général ; qui en savent moins très souvent. Si l'Etat accomplit des actions qui lui soient profitables, il le supportera ; s'il l'attaque et empiète sur sa liberté, il se soustraira à ses atteintes par tous les moyens en son pouvoir. L'égoïste est un sans-patrie.

« Le drapeau », que tant d'hommes révèrent — les hommes révèrent toujours des symboles — honorant le symbole plus que le principe qu'il est censé représenter — le drapeau n'apparaît à l'égoïste que comme un assemblage inharmonieux de couleurs ; on peut l'insulter ou l'injurier sans que cela l'émeuve davantage que s'il s'agissait d'une toile goudronnée... Il peut supporter les principes qu'il symbolise tant que cela peut lui sembler conforme à son intérêt. Mais si ces principes exigent qu'il tue ou soit tué, force sera de lui démontrer quel bénéfice il retirera à tuer ou à être tué, avant de l'amener à se rallier à ces principes.

Lorsque le juge prend place au prétoire en grand costume (les juges, les prédicateurs, les professeurs connaissent quelle impression produit le costume sur la population) l'égoïste n'est en rien terrifié. Il n'a pas le moindre respect pour « la Loi ». Si la loi est à son avantage, il en profite ; si elle empiète sur sa liberté, il la transgresse dans la mesure où il pense sage de le faire. Mais il ne la considère pas comme un don « d'en haut ». Il la regarde comme la maladroite création de ceux qui encore « siègent dans les ténèbres ».

Il ne se courbe pas non plus devant la Moralité — sainte Moralité ! Il peut accepter quelques-uns de ses préceptes, s'il le trouve bon. Mais on ne l'effraiera pas en lui disant qu'il a « tort ». D'ordinaire il préfère ne tuer ni voler ; mais s'il devait tuer ou voler pour se sauver, il le ferait de tout son cœur sans aucun remords de conscience. Aucune moralité ne le persuadera de mal agir à l'égard des autres s'il n'y trouve aucun avantage.

A ses amis — à ceux qui méritent qu'il leur dise la vérité — il se montrera véridique ; mais jamais on n'extorquera la vérité de lui sous prétexte qu'il a peur de mentir. Il n'a aucune crainte, même celle de se parjurer, car il sait que les serments sont des statagèmes pour asservir l'esprit par un appel à des craintes surnaturelles.

Quant aux autres idéaux, — les petits, les menus idéaux — qui enchaînent nos pensées, rétrécissent nos vies chétives, ils sont pour l'égoïste comme s'ils n'existaient pas.

« L'amour et le respect filial » — il les accordera à ses parents s'ils l'ont mérité. S'ils l'ont battu quand il était petit, s'ils l'ont méprisé quand il était enfant, s'ils ont voulu le dominer quand il était adolescent, il est possible qu'il les aime un peu de leurs mauvais traitements ; mais s'ils ont aliéné son affection, ils ne la ré-

veilleront pas par un appel au « devoir ».

Bref, dans son interprétation moderne, l'égoïsme n'est pas l'antithèse de l'altruisme, mais de l'idéalisme. L'homme ordinaire — l'idéaliste — subordonne ses intérêts aux intérêts de ses idéaux et généralement en souffre. L'égoïste ne se laisse imposer par aucun idéal : il l'écarte ou s'en sert, selon qu'il peut convenir à son propre intérêt. S'il lui plaît d'être altruiste, il se sacrifie pour autrui ; mais uniquement parce que cela lui convient ; il ne demande en retour ni gratitude ni gloire.

J.-V. BENNIS.

Le moyen d'arriver à la tyrannie, c'est de gagner la confiance de la foule ; le tyran commence toujours par être un démagogue. Ainsi firent Pisistrate à Athènes, Théagène à Mégare, Denys à Syracuse.

ARISTOTE.

En guise d'épilogue

« Allez à l'étranger, lisais-je l'autre jour dans *La Vague*, à Anvers, à la Haye, à Amsterdam, etc., vous voyez les gens habillés comme nous, se promener comme nous le dimanche dans la rue la plus commerçante comme dans n'importe quelle cité française. Si vous entrez dans un cinéma, vous voyez le public hollandais s'emouvoir, rire, applaudir aux mêmes images qui émeuvent ou amusent le public parisien, marseillais, montluçonnois ou bordelais ». Cela ne me réjouit guère, cette universelle similitude de goûts et d'habitudes, Je n'y distingue nullement, pour ma part, un acheminement vers la fin des entr'égagements internationaux, vers l'abolition des Monopoles et des Privilèges. Je n'augure rien de bon du tout de la tendance actuelle à réaliser l'unité internationale de l'humanité — rien d'autre que l'acheminement au conformisme universel en matière de bourrage de crânes. La tendance visible et inévitable de la disparition du particularisme, telle qu'elle est conçue et pratiquée actuellement, c'est d'inculquer partout et à tous la même notion du bien et du mal, du vice et de la vertu, du permis et du défendu ; c'est de rejouer et abolir les manifestations, l'existence même de l'initiative, de l'originalité individuelle. Dans le fond du tableau, je vois bien paître un même troupeau, mais c'est un même berger qui le surveille et c'est un même chien de garde qui le harcèle quand il fait mine de franchir la lisière du pré où il est parqué.

QUI CÉ.

Faire arrêter est un vrai gallicisme ; c'a toujours été, depuis les lettres de cachet, le dernier mot de l'autorité.

LAVELEYE.

Affirmations

Il n'y a qu'une science qui ait besoin d'un Dieu, la science de la superstition : la Théologie.

La Crainte et la Foi forment un couple opposé au divorce. Ce sont les parents de l'Ignorance.

L'immoralité n'implique pas nécessairement la mauvaise conduite. Elle implique toute conduite, bonne ou non, qui ne se conforme pas à l'opinion publique.

Personne ne devrait être assez riche pour acheter l'amour, personne ne devrait être assez pauvre pour avoir besoin de le vendre.

Les chrétiens ont si peu de foi en leur Dieu qu'ils n'osent pas jeter les yeux dans le livre d'un libre-penseur, craignant sans doute que leur diable ne détruise et démolisse les croyances qu'ils chérissent.

Le premier anneau nuptial fut placé au doigt d'une esclave du sexe féminin pour la désigner comme la propriété d'un maître particulier. C'est encore une coutume sacrée.

Alba SATTERTHWAITÉ.

L'étiquette « anarchiste » est comme toutes les étiquettes bien imparfaite. Aucune étiquette ne peut vraiment s'appliquer à l'homme libre, qui est au-dessus de tous les partis, qui reste lui-même, pas même celle d'individualiste.

Gerard de LACAZE-DUTHIERS.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Après mes huit mois de tour du monde, j'en suis venue à m'accorder avec H.-G. Wells lorsqu'il déclare que la planète fourmille de vies rétrécies, mornes, sans aboutissant — d'existences qui n'ont aucune importance et qui engloutissent les ressources et les énergies de l'humanité. Notre monde est encombré de multitudes qui sont le terrain de culture de la misère et de la pauvreté chroniques. Ces multitudes ne font rien pour que la vie progresse. Elles sont les répétitions vaines, défectueuses, imparfaites des masses auxquelles elles ont succédé. La charité dont nous usons à leur égard est en réalité un crime à l'égard des générations futures, contre une floraison plus belle de l'esprit humain. Sur ces troupeaux dociles, les sinistres démagogues de l'église et du nationalisme s'engraissent. Au mieux de nos capacités, il nous faut défaire l'œuvre de ces aveugles conducteurs d'aveugles qui poussent à toute vapeur les inaptés à se reproduire et à éssaimer follement. La terre est surpeuplée de plus d'une manière. Il y a trop de monde pour notre intelligence limitée. Trop de monde pour le fonctionnement des systèmes sociaux en activité. Il y a trop de monde pour nos ressources actuelles, en fait de moyens de transport, d'habitations, d'écoles — de tout ce qui peut faire avancer notre civilisation et, dans le plus grand nombre de pays, il y a trop de gens pour les moyens de subsistance disponibles.

Margaret SANGER.

(The Birth Control Review, déc. 1922).

Les mots propulseurs

Le pain est le produit que l'on obtient en faisant cuire au four de la farine triturrée avec un peu d'eau. Quant à la farine, vous le savez aussi, ce n'est pas autre chose que des céréales pulvérisées, de préférence du froment.

Le macaroni, c'est tout à fait la même chose, à ceci près que le macaroni est cuit à la maison, tandis que le pain est cuit chez le boulanger. Différence toute extérieure, par conséquent et qui ne change pas grand-chose à l'étroite parenté de ces deux denrées. Asez proches de goût, elles ont une valeur nutritive presque équivalente.

Les traditions de la vie en société, cependant, et les habitudes de langage qui traduisent ces traditions donnent à chacun de ces mots, représentant des choses si voisines, un prix tout différent.

Le mot pain suscite des images, exalte les imaginations, met en branle des énergies. Le pain n'est pas seulement une chose, mais un signe. La miché est le symbole de l'abondance et de la béatitude.

Le mot macaroni dénomme une chose grotesque, molle et collante qui rappelle le ver de terre et le serpent. Il dit la veulerie et l'avachissement. Il met de la colle de pâte dans les rouages, embourbe les résolutions les plus viriles.

Avec le mot pain on forge les phrases les plus émouvantes, des phrases nombreuses et sonores, riches d'évocations évangéliques. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. — La multiplication des pains. — Donnez-nous notre pain quotidien... etc... » Avec ces phrases, on fait des discours, des discours qui soulèvent les âmes, dressent des barricades, arment les bras, lancent tout un peuple à l'assaut.

Le mot pain est un mot propulseur. Allez donc tirer les mêmes effets de ce mot vulgaire macaroni, — ou de son presque synonyme nouille.

C'est qu'il y a dans les mots un monde d'illusions et de fantasmagories. Certains sont nobles, d'autres, roturiers. Ceux-ci sont aux mots nobles ce que sont aux rois les bouffons. Les rois n'ont qu'à commander : ils déterminent des actes. Les bouffons prétent à rire et reçoivent des coups de pied au derrière. Les bouffons cependant sont faits de la même pâte que les rois. Très souvent même, d'une pâte plus fine et qui lève mieux.

Il y a ainsi dans le langage, au même titre que le mot pain, bon nombre de mots dotés d'une vertu propulsive : Amour, Progrès, Parti et Patrie (qui se ressemblent tant)... etc... etc... Un de ceux qui, de nos jours, ont le pouvoir excitateur le plus fort, c'est le mot enfants. Les êtres humains semblent n'avoir pas tous la même valeur. On préfère les enfants aux parents, les adolescents aux vieillards, l'avenir au passé. Préférence peut être toute passagère car, dans l'antiquité, c'était tout le contraire. Mais, pour le moment, c'est un fait.

Que dire de l'alliance de deux mots également nobles et propulseurs ? Il est énorme. Pain et enfant par exemple, ça fait un tintamarre du diable.

Dites quelque part : « Mes enfants n'ont pas de pain », eussent-ils par ailleurs sucre, gâteaux et bifteck, vous soulevez l'univers. Evitez de dire : « Mon grand-père manque de nouilles », fût-il réellement en train de mourir de faim, vous n'obtiendrez qu'un succès de fou rire.

MARC L. LEFORT.

Fleurs de Solitude (*)

Toute faculté, toute aptitude dont on ne se sert pas est perdue, et l'individualité est diminuée d'autant. D'autant également est entravé son développement. Les facultés et les aptitudes trouvent leur raison d'être dans l'usage qu'on en fait, non dans l'abstention de leur usage.

L'absolu est un terme de cabinet. Tout est relatif et il n'est que des relativités. L'absolu lui-même est contingent à notre puissance de conception et de compréhension. Dans la pratique, l'absolu, pour nous, c'est telle passion poussée jusqu'au paroxysme, tel sentiment arrivé à l'extrême limite fonctionnelle. Et là encore, l'extrême développement de telle passion ou de tel sentiment se relative toujours aux aspects physiologique et psychologique de nos tempéraments.

La femme aimée à l'encontre de la loi — ou, si l'on veut, sans se soucier de la morale établie — est le sujet de telle œuvre d'œuvres classiques, voire religieuses, que si l'on retirait de la circulation tous les ouvrages basés sur cette thèse, il ne resterait pas grand-chose des chefs-d'œuvre de la littérature, celle du passé et celle des temps modernes. Comment se fait-il alors que les sociétés proscrivent l'amour hors-la-loi ? Tout simplement parce qu'elles ne considèrent la littérature que comme un hors-d'œuvre ou un amusement, quelque chose dans le genre des combats de gladiateurs ou des combats de coqs.

L'ingéniosité est au génie ce que le savoir-faire est au savoir.

Jamais une philosophie sèche, abstraite, morte, n'attirera à elle une seule individualité. Pour qu'une philosophie ait quelque chance de gagner du terrain, non plus dans l'esprit, mais dans ce qu'on appelle le « cœur » de l'homme, il faut qu'elle soit vivante, vibrante, évolutive. Il ne faut pas qu'elle soit un exposé de règles ou un catalogue de doctrines : il est essentiel qu'elle revête la forme d'un récit, qu'elle présente le caractère d'une autobiographie.

Toute philosophie est un cadavre qui n'est pas l'histoire des expériences de la vie intellectuelle, de l'existence psychologique de celui qui l'expose.

Ne hais pas indistinctement tes ennemis. Tu en trouveras qui sont plus intéressants que tes amis. Tu en rencontreras, parmi eux, certains dont la ruse ou la force, le savoir ou l'autoconscience te fortifieront dans ton attitude à la résistance du non-moi.

Résiste à celui qui veut enrayer le développement de ton « Moi ». Résiste à celui qui s'oppose à ce que tu scrutes, dévoiles ou découvres ce qui est caché derrière les dogmes et les conventions. Résiste aux orthodoxes et aux conformistes. Résiste et attaque le premier, s'il le faut, pour conserver ta « vie comme expérience ».

Je suis l'ennemi irrécyclable de l'esprit de secte, et cependant je n'ignore pas que là où manque l'attachement — j'allais dire fanatisme — aux opinions dont on fait profession, aux idées qu'on chérit, elles ne jouent plus dans l'existence qu'un rôle restreint, effacé ; elles cessent d'être ou elles ne sont point une de nos raisons d'être, de vivre, une des sources peut-être la plus profonde de « notre » joie de vivre. C'est seulement lorsqu'on est d'avis que ses opinions, ses idées, valent la peine d'être diffusées — puis qu'on souffre pour elles au point d'être raillé, honni, persécuté, jeté en prison, mis à mort peut-être — c'est seulement quand on se trouve dans cet état d'esprit qu'on retire une satisfaction réelle et sentie de son activité individuelle. On s'est créé une « valeur » vitale et non une « apparence » formaliste. Je ne conclus point, je me borne à constater.

D'ailleurs on échappe à l'esprit sectaire lorsque, tout en tenant avec énergie à ses opinions, on admet qu'autrui y tienne avec autant d'acharnement que soi. Et là où existe le respect absolu des idées d'autrui, à charge de réciprocité, bien entendu, il n'y a plus de fanatisme, il n'y a que de la conviction.

Il n'existe pas de sort plus enviable sur la planète — pour un être sensible s'entend — que de rencontrer un ami qui

(*) Tout ce qui paraît ici sous le titre de Fleurs de Solitude a été composé en prison, au prix de quelles difficultés, hélas !

vous comprenne — une âme sœur si l'on veut et si l'on est assez vaillant pour surmonter le ridicule attaché à ce terme — oui, une âme sœur qui sente comme vous, qui fasse siennes vos espérances, vos aspirations, vos travers mêmes — qui ne vous morigène ni ne vous moralise, mais que vous sentez à vos côtés aux jours d'allégresse comme aux heures d'adversité — quelqu'un qui soit un autre vous-même, non par esprit d'imitation, mais par similitude de tempérament et de constitution psychologique. Quand vous avez l'heur de rencontrer pareil être en ceux ou celles que vous aimez, vous pouvez dire que votre bonheur est au comble. Mais, qu'on m'entende bien : je ne songe nullement à quelqu'un qui se fondrait dans une autre personnalité. Je ne songe pas à un (ou des) compagnons, à une (ou des) compagnes de route qui, se renonçant, constituerait un alter ego artificiel, un sosie rapporté. Non, j'ai dans l'idée un alter ego inné, un sosie qui le soit de nature.

Créer revient à détruire, car, en fin de compte, tout ce qui est créé finit par disparaître. Créer c'est encore innover, c'est-à-dire nier l'utilité ou la valeur de ce qui a existé jusqu'ici — substituer une valeur nouvelle à la valeur ancienne.

Quiconque nie les valeurs existantes crée une valeur nouvelle, car la négation n'est pas le scepticisme ou l'indifférence. C'est un aspect de l'activité intellectuelle.

L'idée de justice procède en droite ligne des revendications de l'instinct comme l'idée de morale ; seulement la civilisation l'a tellement transformée qu'elle aspire souvent au contraire du désir de l'instinct.

Dualisme. Non pas. Il n'y a pas deux natures en l'homme. L'organisme humain se présente, se manifeste sous nombre d'aspects qu'on peut ramener à deux aspects principaux : l'aspect physiologique et l'aspect psychologique. L'amibe et l'éléphant, le chêne et le framboisier, la chauve-souris et le rhinocéros sont de même des aspects différents de la flore et de la faune terrestres.

E. ARMAND.

La prochaine réunion, rue de Bretagne, aura lieu le lundi 29 janvier, à 20 h. 1/2; que les compagnons de l'agglomération parisienne se souviennent de cette date. Si rien ne vient nous contrecarrer, le prochain numéro paraîtra début février.

PROPOS D'ÉDUCATEURS

L'Éducation des Parents

Je crains bien de bouleverser un nid de guêpes en disant que la chose la plus importante concernant les écoles du genre de celle de Stelton (1) est, à mes yeux, l'éducation des parents. Pour si surprenant que soient les enfants, en tant qu'adulte je suis incapable de juger ce qu'ils sont, excepté à la lumière de ce qu'ils seront, et ceci je ne puis encore le faire ; mais il m'est possible et intéressant de suivre avec attention le développement des parents.

Il semble dogmatique de dire, mais je pense que cela est vrai, que la plupart des gens d'idées avancées qui acceptent consciencieusement de remplir leur rôle de parents, le font dans l'espoir de réaliser en leurs enfants tous les idéaux qu'ils n'ont jamais atteints, toutes leurs résolutions entravées, tous leurs désirs d'échapper à la monotonie et à la vulgarité de leurs vies ; et de donner libre cours chez leurs enfants à leurs propres émotions réprimées. Se plaçant au point de vue où Rousseau se situait pour considérer les sauvages (à la lumière de sa mauvaise volonté sentimentale d'envisager la vie telle qu'elle était), ils veulent que leurs enfants soient libres, charmants et qu'ils manifestent tout ce dont la civilisation les a privés eux-mêmes.

Cela va bien quand les enfants sont des bébés et fournissent une satisfaction émotionnelle au point de vue physique — peut-être cela va-t-il bien dans un milieu scolaire ordinaire où les enfants sont modelés comme les parents le désirent — mais ici, où l'enfant est relativement libre, aussi libre que n'importe quel mortel, les parents voient leurs enfants qui s'affirment, qui s'occupent d'eux-mêmes, qui se détachent entièrement d'eux, qui deviennent en un mot des personnalités séparées. Ils n'ont aucun besoin spirituel de leurs parents et ils peuvent même trouver à satisfaire leur besoin de caresses en dehors des parents qui les leur dispensent ordinairement.

Au contact les uns des autres, grâce à leurs travaux et à leurs jeux, les enfants se sont libérés — les parents ne le sont pas encore. Ce n'est que quand ces derniers auront admis qu'en dehors de la pitance et des baisers occasionnels, leurs enfants n'ont pas besoin d'eux qu'ils comprendront que la dernière route à abandonner pour s'échapper d'eux-mêmes est une impasse, — comme le sont toutes les autres, d'ailleurs.

Alors, abandonnant la dernière illusion de la désillusion, ils se regarderont bien en face et ne pouvant plus se reposer sur personne, se mettront à croire et à s'éduquer à leur tour.

Sonia V. EDELMAN.

(1) Voir le n° 3 de l'en dehors.

Désir

Je voudrais que tes bras musclés, nerveux et forts, M'enserrent étroitement contre ta poitrine Et que tous deux, en cette minute divine, Nous puissions défier impunément le sort.

Je voudrais que mon corps, si bien lié à ton corps, Ne soit plus rien qu'une partie de toi-même. Et qu'en cet instant même où je te dis « je t'aime » Le même flot nous fasse entrer au même port.

Je voudrais enfin que mon âme transparente Ne soit plus qu'un pur cristal où, amant avide, Tu pourrais lire comme en une onde limpide.

Je serais ainsi pour toi la parfaite Amante Et, joyeuse, je marcherais jusqu'à la mort A tes côtés, tissant les jours de rêves d'or.

UNE CAMARADE.

Un curieux songe

En ma prison, j'ai fait un curieux songe, Car j'ai rêvé qu'un grand jour avait lui : Le jour de ceux que la souffrance ronge Et qu'en ennemi le sort traque et poursuit... Le jour de ceux que l'espérance a fui... Etincelant, prenant un air de fête, Le vieux soleil chauffait avec ardeur ; Comme une nappe au festin qui s'apprete, Vierge, à l'azur étalait sa splendeur. Et dans les champs, plus fraîches de couleur, Fières et gales, les fleurs dressaient la tête.

Comme ils sortaient des coins sombres des villes Les sans espoir ! Béants, tous leurs tombeaux : Taudis, prisons, hôpitaux ou asiles Les vomissaient à torrents, par troupeaux. D'un océan on aurait dit les flots... Les malchanceux, les las, les incurables, Les hors la loi, les errants, les maudits, Qu'il en grouillait de ces indésirables : Rues, carrefours en étaient envahis Et dans les airs s'entrechoquaient leurs cris. Onques ne vit de foule aussi minable !

Puis dans mon rêve, emplissant les chaussées, J'ai vu couler des rivières de sang. J'apercevais, de ruines entassées, En rouges jets, des flammes s'élançant. De lourds corbeaux planaient en croissant. On entendait un fracas de tempête Qu'accompagnait un chant rauque et vengeur. Ainsi montait la revanche à son faite Sans que l'éclat eût tailli d'une fleur, Qu' de l'azur eût pâli la splendeur Ou le soleil perdu son air de fête...

Envoi

Oui, j'ai rêvé qu'un grand jour avait lui ! Le jour de ceux que la souffrance ronge Et qu'en ennemi le sort traque et poursuit... Le jour de ceux que l'espérance a fui. Jour de revanche... ah ! tu n'es que mensonge, De mon cerveau le falacieux produit ! En ma prison j'ai fait un curieux songe...

(Maison Centrale de Nîmes).

E. ARMAND.

Peut-on vivre sans autorité ?

Où commencé, où finit l'autorité ? D'ailleurs qu'est-ce que l'autorité ? Si c'est l'ennemie de la liberté, je veux vivre sans autorité. Mais est-ce possible ? Oui, si nous avons une conception de la vie exempte d'esprit grégaire ; si nous pensons par et pour nous-mêmes, nous détruirons en nous et hors nous l'esprit de passivité qui est si favorable à l'extension de l'autorité. Notre façon de penser et d'agir est et sera toujours à charge de réciprocité, c'est pourquoi pour vivre sans autorité, il est nécessaire que chacun détruise en soi et hors soi : la violence, qui « laisse en notre organisme des traces indélébiles » et cultive la volonté de générosité (égoïsme généreux), résultat de l'égoïsme conscient.

OVIDE DUCAUROY.

Croquignoles

Pauvres chéris

Il paraît — ceci se passe dans une certaine ville dont je t'aurai le nom pour ne pas faire de peine aux intéressés — que certains individualistes se rapprochent à l'en dehors son allure populacière — rien que ça — et que plusieurs parmi ces certains vont jusqu'à trouver — ô horreur — qu'il n'a d'individualité que le nom... Et voilà, ma chère, comment se font les réputations... Je ne sais pas si les individualistes dont s'agit sont sortis du cerveau de Minerve ou de la cuisse de Jupiter, mais je n'ai pas oublié leur impuissance à suivre une causerie écrite de trois quarts d'heure de durée, point populacière celle-là, causerie fourmillant de thèses offrant ample matière à discussion instructive et à controverse éducatrice.

Des qu'ils n'ont plus affaire à un parleur ou que la diction du lecteur n'a rien de celle d'un charlatan, ces individualistes si mariales perdent, en effet, le don d'associer leurs idées ou la faculté de réflexion... Un peu de modestie ne leur messierait pas.

Ceci dit, leur opinion nous indiffère... A notre guise faire et laisser braire, voilà l'une de nos directives.

CANDIDE.

Nous mettons un mot où commence notre ignorance, et quand nous ne voyons plus au delà. Par exemple le mot MOI, le mot FAIRE, le mot SUBIR, ce sont là peut-être des lignes d'horizon de notre connaissance, mais non pas des vérités.

F. NIETZSCHE.

Je répondez lequels à 790 abonnez aux très g ou ab ne no Il maint actuel depôts centre Lyon, faire Un bien duran penite ditio d'une mois l

L'es la com Et un insou L'In traita jamai et ar retrai d'ivoi parmi certain jadis ment qui po aucun porter lement nau, les réu toute a de che transp sélecti les bot propa reveni d'entre réveille

Parc sous so ser pot lesquel ticiens l'aggra traîne pour q taires s nuatio cette th de la l'autori nels en tant su antiau qu'es app raient Pour t ment p cuse d' vrai qu profita on pou malice qu'il gé ion. « I cas de l

Grand En ef vait et le coq f tils cha quelq sancé ; espèce, atteinte ou les r excitai fût sa r d'ailleu toutes l qui se r regardé raison o ne voul nèrent coutum d'hygiè de bon civilisé imbécil soutien il n'étai duel. Jusque lascive mitifs boucs, mais no bertina — com titution étude : L'espri mités, l

Aux Compagnons

Je remercie de tout cœur les compagnons qui ont répondu à l'appel contenu dans le dernier numéro, lequel, y compris son supplément, nous est revenu à 790 fr. Nous avons maintenant dépassé les six cents abonnés. Il nous en faut encore 400 pour arriver aux mille indispensables pour nous permettre de voir un peu clair sur notre route. Il est vrai qu'un très grand nombre d'abonnés à l'essai — ex-lecteurs ou abonnés de par delà la mêlée ou de la mêlée — ne nous ont pas donné signe de vie.

Il importe de faire un effort spécial d'abord pour maintenir, ensuite pour augmenter notre tirage, actuellement de 5.000. Nous n'avons pas assez de dépôts et il serait utile que la vente, dans certains centres, s'accroît. Il y a des grandes villes, Lyon, par exemple, où on pourrait, certes, mieux faire pour répandre l'en dehors.

Un état de mauvaise santé passagère, je l'espère bien — ce n'est pas impunément que des années durant on jouit des bienfaits de l'hospitalisation pénitentiaire — est la cause du retard dans l'expédition de ce numéro-ci. D'ici peu nous espérons, d'une façon ou d'une autre, parvenir à donner par mois les deux numéros promis.

✱

L'esprit d'autorité, l'arbitraire gouvernemental, la compression légale s'affirment avec une violence et une brutalité préméditées. Les masses, veules et insouciantes, laissent les événements s'accomplir.

L'individu végété, écrasé sous le poids de la contrainte sociale et du j' m'ensichisme collectif. Jamais la diffusion des idées antiautoritaires n'a été aussi nécessaire, aussi urgente. Jamais la retraite en une indifférence et desséchante Tour d'ivoire n'a été moins justifiée. Il en est plus d'un parmi nos amis, nos lecteurs, qui se souvient de certains procédés de propagande individualiste de jadis qui n'ont certes ni l'ampleur ni le retentissement des grandes manifestations publiques, mais qui possèdent à leur actif des résultats qui ne sont aucunement à négliger et qui sont susceptibles de porter à réfléchir ceux qu'ils atteignent personnellement. Citons quelques-uns de ces moyens : journaux, brochures, tracts colportés, distribués dans les réunions de partis, de ligues, de syndicats de toute espèce; laissés sur les banquettes de wagons de chemin de fer ou de véhicules des divers transports en commun, envoyés à des personnes sélectionnées; glissés sous les portes, déposés dans les boîtes aux lettres, etc. Il y a là tout un système de propagande auquel les individualistes pourraient revenir. Il n'est pas indifférent, en effet, à nul d'entre nous, que des mentalités personnelles se réveillent de leur torpeur.

✱

Parce qu'appartenant à « l'espèce anarchiste » sous son aspect individualiste, je me refuse à laisser les poignards dans le dos des camarades contre lesquels s'est acharnée ou s'acharne la vindicte justicière; parce que je trouve que les lois scélérates, l'aggravation pénale et le dévouement public qu'entraîne à sa suite le qualificatif anarchiste suffisent pour que ceux qui agissent sur les milieux libertaires n'y ajoutent pas la diffamation et les insinuations chère-choutistes; parce que je propose cette these : que perd le bénéfice du mur protecteur de la vie privée quiconque se fait le complice de l'autorité et le souteneur des préjugés conventionnels en matière de légalité et de moralité, en émettant sur l'activité et les détails de l'existence des antiautoritaires et des hors rang que nous sommes, des appréciations ou des accusations qui ne dépasseraient pas le réquisitoire d'un Procureur général. Pour tout cela et parce que je ne suis décidément pas d'humeur à m'en laisser conter, on m'accuse d'être atteint de l'esprit de boutique. Il est vrai que l'en dehors est un concurrent gênant; si, profitant de nos ressources pécuniaires restreintes on pouvait étouffer sa voix, quel débarras! La malice est cousue de fil blanc. N'en déplaise à ceux qu'il gêne, l'en dehors continuera et dans le même ton. « Les camarades apprécieront », c'est bien le cas de le dire.

E. ARMAND.

La Nouvelle Propagande

II

La Société conduit nécessairement ses affaires collectives selon un système déterminé, et ce système est nécessairement une excroissance du passé. Comme toute autre chose il est soumis à la loi naturelle; et, tel un corps qui, attaqué par deux forces rivales, se meut dans la direction vers laquelle l'impulsion la plus puissante de ces forces, ainsi tout système social se calque sur le modèle des forces dominantes qui le façonnent. Si les masses sont faibles, du fait qu'elles ont abandonné leur emprise sur les éléments du pouvoir, le système sera façonné par ceux qui se sont emparés des éléments abandonnés, et ils prendront soin que les choses s'arrangent de telle façon que ce soient leurs intérêts particuliers qui soient protégés et favorisés. C'est exactement ce qui est arrivé et ce qui se passe encore à notre barbe. Les masses ont abandonné les positions dominantes qu'elles occupaient; d'abord parce qu'elles n'ont pas compris leur importance vitale; ensuite parce qu'elles ont manqué de l'énergie nécessaire pour les défendre contre des assaillants plus vigoureux. Du commencement à la fin, c'est une question d'énergie, de force, et plus particulièrement de force mentale; car l'énergie, intelligemment utilisée, se monte à zéro.

Donc, à moins que nous ne puissions amener les masses à se rendre compte que leur premier travail est d'envisager telle quelle la situation, et de reconnaître les positions dont il faut se rendre à nouveau maître à n'importe quel prix — notre besogne révolutionnaire sera vaine. Il m'est avis que c'est plus qu'inutile de déclamer sur « la lutte de classes » que personne ne prend la peine de définir scientifiquement; de hurler que « l'union fait la force »; d'appeler le peuple à descendre dans la rue, à ériger des barricades, et ainsi de suite. Tout cela, ce sont sottises et sornettes. Un homme qui ignore où il veut aller battra la campagne, errera jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Un peuple qui ne s'est pas tracé un but clair de ses aspirations finira comme à fini le troupeau des porcs du pays de Gadara, en se précipitant dans la mer du haut d'une côte escarpée. Combien de fois le peuple n'a-t-il pas pris le mors aux dents, ne s'est-il pas emballé, n'a-t-il pas fini par se briser sur quelque obstacle? Le résultat de la Révolution française ce n'est pas la liberté, l'égalité, la fraternité; c'est Napoléon, la conscription, le régime bourgeois. Le résultat de la Révolution américaine ce n'est pas « l'inaliénable droit à la vie, à la liberté, à la recherche du bonheur » promis dans la Déclaration d'Indépendance; c'est une ploutocratie peut-être plus cupide, plus puissante que celle de l'Angleterre. Le résultat du grand combat pour la Démocratie, ce n'est pas la paix, mais l'épée; ce n'est pas la liberté individuelle, mais un développement tel du mécanisme coercitif qu'il est probablement sans parallèle dans l'histoire du genre humain. L'année dernière, aux Etats-Unis, la plus

typique de toutes les démocraties modernes, cinquante mille projets de loi ont été déposés devant les diverses législatures, celle de Washington et celles des divers Etats de l'Union.

La propagande révolutionnaire à titre d'excitation ou de recreation mentale ne m'intéresse à aucun titre. Je n'entends y prendre part que si elle s'affirme comme une guerre dont dépend la vie ou la mort d'une race humaine. Et, pour faire la guerre, je réclame une stratégie qui mènera non à d'innombrables escarmouches et à d'incessantes pertes, mais avec le moins de pertes possibles, au gain de batailles qui en valent réellement la peine. Les martyrs sont en général des fautes, la conséquence d'une stratégie erronée qui conduit à d'inutiles sacrifices; des stupidités; m'impatiente l'adoration des martyrs si commune dans notre mouvement. Il est évident que nous essayons des pertes, mais il nous faut considérer pour ce qu'elles sont — inévitables, regrettables, mais à accepter stoïquement. Personnellement, je n'ai pas d'énergie à gaspiller pour le passé; le présent et l'avenir le réclament jusqu'à la dernière once.

Ainsi donc, c'est une question de victoire. Et pour remporter la victoire, il nous faut d'une façon ou d'une autre avoir les masses de notre côté. Comment y parvenir? A mon avis, en leur montrant, de façon claire et concluante, que nous combattons pour leurs besoins. En d'autres termes, il nous faut revenir aux faits réels de la vie, à ses besoins fondamentaux, à la loi naturelle. C'est dans la mesure où nous comprendrons la loi naturelle, où nous nous y attachons avec opiniâtreté, que nous comprendrons le peuple, que nous l'attirerons à nous. Au fond, le peuple est entièrement naturel, et il ne peut pas en être autrement. La nature a implanté en chaque être humain des appétits, des instincts fondamentaux qui, étant vitaux, exigent d'être assouvis.

Personne n'aime la contrainte et on ne cède à la contrainte que par peur. Il n'est pas un homme qui, s'il le pouvait, ne secouerait le joug de la crainte.

Si cela est vrai, la conséquence est que les procédés coercitifs — dictatures, discipline des partis, contraintes syndicales — ne gagneront jamais le cœur des masses. On pourra les accepter temporairement, comme le moindre de deux maux — comme on l'a fait des mesures spéciales au temps de guerre — comme un moyen de parvenir à des fins subalternes, mais c'est avec une mauvaise volonté que se produit cette acceptation. Mon opinion est que les masses ne mèneront pas cette immense lutte jusqu'à la victoire tant qu'elles ne s'y seront pas jetées de tout leur cœur; jusqu'à ce que leurs instincts les plus profonds se soient rangés de notre côté. Nous œuvrons donc bien en faisant de la liberté — de la liberté individuelle — notre but suprême. Nous ne pouvons agir autrement. Quitter ce terrain, c'est tout abandonner.

Nul ne désire se trouver sans ressources. Celui qui a été dépourvu de toute propriété, qui n'a rien en propre à quoi il puisse recourir pour satisfaire les besoins de son existence — celui-là est

l'être le plus dénué de ressources de tout l'univers.

Si c'est exact, y a-t-il rien de plus insensé que cet appel aux masses de remettre tout ce qu'elles possèdent à la garde d'autres qui les administreront pour le bien public? C'est là cependant le centre de toute la propagande socialiste, et de celle que mènent fanatiquement beaucoup de gens qui s'appellent communistes, ne sont sous une étiquette différente que des socialistes endurcis. Jamais je ne croirai que c'est là ce que réclament réellement les masses. Ce n'est pas à la propriété qu'elles en ont, mais aux conditions antinaturelles qui leur rendent souvent impossible d'acquiescer de la propriété et jamais dans la mesure où leur travail leur donne droit. L'instinct des masses leur dit qu'il est de pure équité que le producteur ait tout son produit; que ce soit à lui, sa « propriété »; qu'il soit libre de le consommer individuellement ou de l'échanger; que ce que son énergie vitale a créé lui appartienne; qu'aucun bourdon ne soit autorisé à se nourrir sur le miel que lui, laborieuse abeille, a ramassé. En un mot, notre programme n'est point « A bas la propriété », mais « le droit égal pour tous les humains, pris individuellement, de s'approprier et de jouir du produit de son effort ».

Pareil programme est invincible, car il concorde avec la grande loi d'énergie qui gouverne toute vie terrestre. Du soleil, qui est le centre de notre univers et la source de toute sa vie planétaire, coule incessamment, par chacun de nous, un courant d'énergie auquel il faut une issue bien réglée. Cette issue, c'est le règne végétal, le seul moyen par l'intermédiaire duquel la vie animale puisse être entretenue; car ni hommes ni bêtes ne peuvent se nourrir de minéraux. Celui qui interdit à la Vie l'accès du monde végétal le prive de la capacité de vivre; un système qui permet à quelques-uns d'interdire aux autres l'accès aux ressources naturelles contient en soi tous les germes d'une mort prématurée. Ce système mourra un beau jour à la façon des vieillards. Les cellules individuelles, vidées de la gelée vitale qui donne à la jeunesse l'élasticité qui la caractérise, s'isolent, se dessèchent et se flétrissent. Isolément, elles ne peuvent pas se maintenir contre les forces de dissolution. Elles s'affaiblissent les unes après les autres; tout l'organisme cède à la fin, c'est la mort.

Un entêtement irraisonné — surtout dans le camp révolutionnaire — fournit à ces épaves d'un système suranné les béquilles qui lui permettent encore de se tenir debout. L'opiniâtreté raisonnée s'en débarrassera. Ce dont souffre le peuple, c'est d'être étouffé par le Monopole; c'est quand chaque unité individuelle aura conquis pleine liberté de production et de distribution des produits qu'il commencera à vivre.

William C. OWEN.

Nous venons, pour la troisième fois, de réimprimer *Les Ouvriers, les Syndicats et les Anarchistes*, une brochure d'E. Armand où on trouvera le point de vue, toujours actuel, où se situait le groupe des *Causeries Populaires* dans la question du syndicalisme. Franco, 20 centimes.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (3)

En effet, il pouvait arriver à ce même satyre qui poursuivait et atteignait une nymphe, et qui la « couvrait » comme le coq fait pour la poule — qu'il fût tourmenté par ses appétits charnels sans pouvoir trouver de femelle; il s'en prenait à quelqu'un de son propre sexe, aveuglé par son désir de jouissance; ne se contenant même pas, si au lieu d'un être de son espèce, c'était un animal paisible qui passait à portée de son atteinte. Il en était de même dans les longues siestes estivales ou les nuits de printemps; peu importait lorsque la nature excitait sa virilité, que la femme qui se trouvait à son côté fût sa mère, sa fille, sa sœur, etc. N'est-ce pas ce qui a lieu d'ailleurs dans les troupeaux, dans les basses-cours, dans toutes les agglomérations d'êtres... inférieurs? C'est donc ce qui se produisait parmi les satyres et les hommes primitifs, regardés à cause de cela même comme inférieurs en comparaison de ceux qui plus tard se déclarèrent cultivés — et nous ne voulons pas discuter si ce fut pour leur mal — et se donnèrent cette multitude de règles, lois, préceptes, maximes, coutumes, etc., qui constituent la masse de codes de morale, d'hygiène, de droits et devoirs, de courtoisie, d'esthétique ou de bon goût, lesquels en règlementent les gestes de l'homme civilisé, le convertirent nous ne dirons pas en un automate imbécile, esclave de toutes sortes de préjugés... mais nous soutiendrons que pour sa conservation et celle de la société, il n'était pas besoin de tant d'entraves au libre arbitre individuel.

Jusqu'ici nous avons parlé de la luxure et de l'incontinence lascive des satyres, ancêtres de l'homme — ou humains primitifs — ressemblant beaucoup à ce qu'on observe parmi les boucs, coqs, moineaux, etc., et autres êtres polygames; mais nous n'avons encore rien dit de la prostitution ni du libertinage, concepts applicables exclusivement à l'humanité — comme tant d'autres qui sont son patrimoine. Or, la prostitution et le libertinage constituent le thème de la présente étude: il est donc temps que nous en parlions.

✱

L'espèce humaine apparue, avec ses défauts et ses sublimes, le sexe fort se rendit compte de sa force et le sexe

faible eut compréhension — ou prit conscience — de sa faiblesse.

L'homme réduit en captivité la femme, soit de gré, soit de force, pour la satisfaction de ses appétits charnels; mais inopinément survenait un second mâle auquel plaisait la captive. Les deux hommes se battaient et la femme restait le butin du vainqueur.

A mesure que les hommes « s'humanisaient », c'est à dire à mesure qu'ils acquerraient plus de développement cérébral, aux dépens de leur force physique — et accidentellement de l'appendice qui termine le tronc des mammifères, de la queue rudimentaire — leur tactique se modifiait et ils commencèrent à solliciter les êtres de l'autre sexe.

La femme, moins fougreuse en règle générale que l'homme, accepta ou refusa d'abord ingénuement ses prières; mais l'homme conçut la ruse de mettre la convoitise de son côté. Le beau fruit qui pendait d'un rameau trop élevé pour que la femme pût le cueillir avec facilité... telle belle pièce, produit de la chasse ou de la pêche... autant de démons tentateurs pour le faible être féminin, qui finit par céder, livrer son corps à l'homme en échange de ces aliments appétissants. En cédant, elle le reçut dans ses bras et lui ouvrit le lit de son corps, et tous deux formèrent « la bête à deux dos » chère au poète. Telle fut la première prostituée, la première qui se vendit pour un prix. Or, ceci se produisit certainement parmi les hommes primitifs: la prostitution est donc aussi ancienne que le monde, que l'humanité.

Contemporains avec la prostitution furent l'inceste et l'adultère dans la famille humaine; en trouvant son amour pour des présents, la femme, mue par la convoitise, ne se préoccupait guère, dans sa candeur originelle, de qui ils provenaient. Et l'ardeur de la luxure tourmentait aussi bien le père que le fils, le frère que le voisin... pour ne rien dire du simple passant ou voyageur.

L'exemple fit tache d'huile; la prostitution s'établit parmi les humains comme une institution asservissante: et elle devint si générale qu'aucun peuple ni famille ne fut exempt de sa puissante influence.

Que ce fait ne nous cause ni stupeur ni vergogne: la religion chrétienne elle-même, en reconnaissant que les filles d'Eve durent susciter de la progéniture à leurs frères, admit

l'inceste comme fatal ou nécessaire. Or, l'inceste n'est pas moins impudique que la prostitution.

Celle-ci stimula le libertinage qui se développa tandis que l'homme de frugivore qu'il était — comme ses ancêtres — devenait carnivore, ou mieux omnivore. Ce changement d'alimentation provenait d'une part d'un principe de raffinement né de son désir de posséder la totalité des dons de la Terre; et, d'autre part, de la nécessité de remplacer par d'autres aliments les fruits dont les édens se dégarmaient de plus en plus; l'homme est en effet l'être le plus exterminateur et le plus prédateur qui se puisse rencontrer.

Comme ceci avait lieu bien avant l'époque des patriarques, il n'y aurait rien d'étrange que par les jardins feuilus, à l'atmosphère parfumée par les émanations salutaires des plantes aromatiques, constellées de fleurs agréables à la vue, retentissant des harmonies des oiseaux chanteurs; à la température tiède, grâce aux forêts qui limitaient de tous côtés l'horizon et au calorique de la planète (encore au début de son refroidissement)... où les abeilles produisaient des torrents de doux miel et les ruisseaux étaient remplis d'une onde cristalline... il n'y aurait rien d'étrange, nous le répétons, à concevoir des couples amoureux se livrant avec pâmation au chant ininterrompu d'un duo d'amour; les autres besoins, désirs et affections étant alors limités. Dans cette sorte de paisible anarchie, les suaves jouissances de l'amour sensuel jouaient le rôle d'un facteur adoucissant, efféminant, endormant les instincts féroces de la bête humaine et ils la préparaient pour une nouvelle époque où l'homme apparut complètement sociable, doué du langage articulé, avec une famille constituée, doté d'une civilisation rudimentaire.

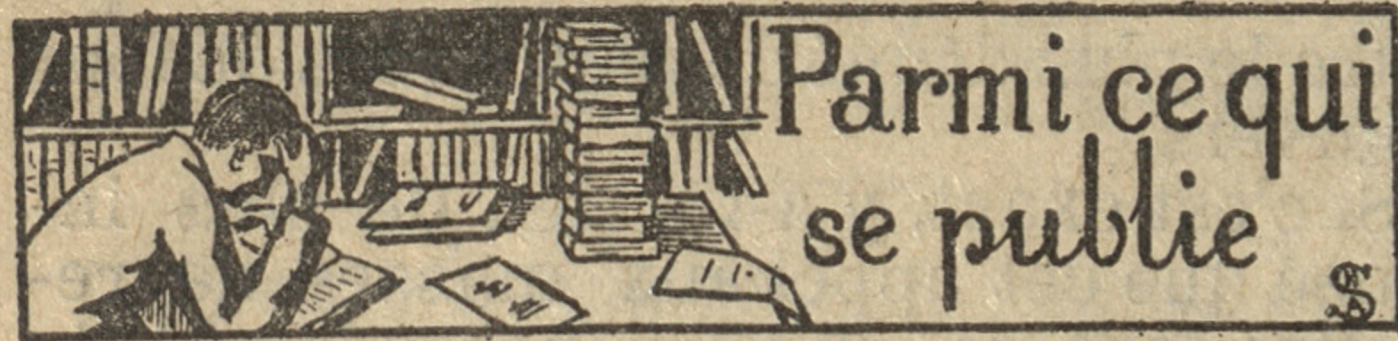
(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND.)

Il n'est pas vrai que ceux-là puissent aimer les hommes qui aiment encore les choses pour lesquelles les hommes se haïssent et se tuent. Comment répandrais-je autour de moi le bonheur et la sérénité avant de les posséder moi-même? Comment me donnerais-je avant de m'être débarrassé de mes chaînes?

HAN RYNER.



Parmi ce qui se publie

New Adventures by MICHAEL MONAHAN, New York. George H. Doran Co. (2 dollars, net). D'origine irlandaise, Michael Monahan est un essayiste original, hardi, qui est loin d'être un inconnu pour ceux de nos abonnés et lecteurs qui ont suivi *L'ère Nouvelle*, hors du troupeau, les Réfractaires, par delà la Mêlée. Pendant longtemps, il a édité *The Papyrus*, un « magazine d'individualité » qui cessa de paraître en 1912, dans sa 9^e année d'existence. En 1914 il ressuscita cette œuvre, mais en lui donnant le titre de *The Phoenix*. Elle ne paraît plus, d'ailleurs.

En outre de ces revues, Monahan a publié un certain nombre de volumes : *Palms of Papyrus*, *At the sign of the Van*, *Nova Hibernia*, *Adventures in Life and Letters*, etc., qui ont toujours été appréciés dans les milieux avancés des Etats-Unis. *New adventures* est une collection d'essais sur toutes sortes de sujets : la vie mondaine et intellectuelle de New York, certains personnages littéraires, enfin des sujets de « genre », si je puis m'exprimer ainsi. Monahan connaît excellentement la langue et la littérature françaises; deux des essais qui composent *New Adventures* (*Avantures nouvelles*) sont intitulés *Balzac l'Amant* et *Balzac l'Artiste*. De ce dernier, je traduis une ou deux pages au cours desquelles l'auteur tente de mettre en parallèle le puissant romancier français avec les « maîtres » du roman anglais : Walter Scott, Charles Dickens et William Thackeray.

E. A.

... Je crois qu'en ce qui concerne la création de véritables types humains, la connaissance des passions, la compréhension synthétique de la vie, la divination profonde des motifs des actions des hommes — tout cela réuni à la capacité de situer ces puissances et ces facultés dans un drame d'un intérêt captivant et d'une conception originale, lequel drame offre les péripéties inattendues de la vie elle-même, — Balzac n'a pas de rival parmi les romanciers du monde.

A ne considérer que notre littérature anglo-saxonne et ses géants — les Scott, les Dickens, les Thackeray (et de Walter Scott la renommée est aujourd'hui si effacée et ses livres sont si négligés qu'il semble inutile d'insister sur la comparaison) : quels que soient les mérites des romans de Scott — et à l'époque où ils parurent, il n'y eut pas de livres plus célèbres ou plus loués — ils semblent manquer de ce principe de vie qui fait que le monde trouve un intérêt toujours renouvelé en Balzac. Quant à Dickens ou à Thackeray, ces grands écrivains nous divertissent avec leur humour ou leur satire; ils nous touchent avec l'émotion dont ils palpitent; ils nous charment avec les descriptions de caractères dont sont remplies leurs nombreuses productions. Mais trouvera-t-on un critique compétent qui puisse affirmer que dans la tâche ardue de manifester la vie dans sa réalité virtuelle, de montrer la passion dans son jeu secret — de présenter des hommes et des femmes dont le sort nous émeut autant que ceux des êtres que nous avons connus et même davantage — car un pareil art dépasse notre expérience réelle de la vie tout en y empruntant sa vérité — est-il un bon critique qui puisse affirmer que ce qu'a accompli Balzac sous ce rapport ait été atteint par un Thackeray ou un Dickens?... aucun de ces deux admirables écrivains n'a été dominé par l'idée artistique à un point comparable à Balzac — aucun d'eux n'a mis dans la confection d'un seul de ses romans quoi que ce soit qui se puisse mettre en parallèle avec la somme de cérébralité que l'écrivain français a dépensée dans les plus grands de ses ouvrages. Veuillez noter que j'écris *cérébralité* — puissance créatrice et intellectuelle plutôt que grâce littéraire, ou mérite d'un genre ou d'un autre servant à pallier les lacunes artistiques ou l'impuissance à rejoindre le but.

La différence entre le maître français et ces grands écrivains anglais est principalement d'ordre artistique. Ils possèdent force belles qualités et mérites littéraires, mais, à parler franc, ils n'ont jamais produit une *histoire* — ou presque jamais, pour ainsi dire. Dickens était pourtant en bonne voie pour en composer une. Faut-il rendre responsable de leur échec l'indolence, l'incapacité ou le manque d'instinct artistique? Je ne sais; et la question peut être indifférente aux lecteurs anglais, puisque le style de Thackeray et l'humour de Dickens sont volontiers acceptés en place d'histoire. Il en est autrement avec Balzac, qui se concentrait tout entier sur la création et la construction, qui s'imposait à lui-même une règle de concision artistique, et qui avait déjà édifié en sa pensée son roman tout entier avant d'en avoir esquisse le premier chapitre. Presque toujours, il a une bonne « histoire » à présenter, et fréquemment une histoire de

premier ordre — à considérer le mécanisme de l'intrigue, le jeu de la passion et tous les mobiles des actions humaines. Aux autres égards, Balzac n'est ni faible ni inférieur et cela à cause de la construction habile, de l'architecture profondément étudiée de ses compositions. Dans chaque histoire, il y a une pensée vitale et une philosophie aussi nécessaires que l'air aux poumons. Il est douteux que romancier ait jamais possédé semblable capacité pour la pensée abstraite, réunie à une puissance aussi grande pour reproduire le drame réel de la vie.

Oscar Wilde a remarqué — après Beaudelaire — que dans les romans de Balzac, les domestiques eux-mêmes montrent du génie; ce trait suffit à rendre ses caractères uniques dans le roman moderne: autrement dit, leur créateur les a doués de sa force et de son feu personnels. Mais tout en étant dotés de cette vie extraordinaire, ils ne sont pas taillés sur le même patron, ils sont adroitement différenciés; il n'y a pas deux de ses bandits ou de ses honnêtes gens qui soient coulés dans le même moule, tout en étant semblables en l'essence. La « Comédie humaine » compte à peu près deux mille personnages vivants; il suffit de constater ce fait pour démontrer l'immense pouvoir créateur de Balzac...

Michael MONAHAN.

L'incursion dans la vie intime et la vie privée du propagandiste

Les Vagabonds de janvier contiennent une lettre que j'avais adressée à P. Bergeron (aux fins d'impression, d'ailleurs), dans laquelle je défendais, assez sommairement, un point de vue que j'ai toujours soutenu, après Benjamin R. Tucker, et que voici : c'est que « l'incursion dans les affaires d'autrui est un crime, et le seul crime (*the only crime*) est, à ce titre, doit être combattue comme il convient ».

Dans *Liberty*, du 24 octobre 1885, S. Blodgett, un contradictoire de Tucker, lui posait entre autres une question qui va éclairer le débat :

« L'anarchisme reconnaît-il à un individu ou à un certain nombre d'individus le droit de déterminer quels actes sont justes ou injustes pour autrui ? »

Qui, répondit Tucker, si par le vocable injuste on veut dire envahissant (invasive); sinon, non. L'anarchisme reconnaît à tout individu ou groupe d'individus le droit de déterminer que personne n'envahira (n'empêchera sur) l'égalité liberté de son semblable. Hors de cela, il n'admet aucun droit de contrôle sur la conduite individuelle.

Cette question est conséquente avec le terme « anarchisme » lui-même : étymologiquement et logiquement parlant.

Si j'ai bien compris, P. Bergeron établit une différence entre la vie du simple compagnon d'idées et celle du propagandiste. Selon lui, dès qu'il est descendu de sa Tour d'Ivoire, le militant, le propagandiste cesse de s'appartenir : il appartient, tout entier, idées comme individualité, aux camarades touchés par ses conceptions.

En bon individualiste que je suis, je ferai remarquer à Bergeron que les relations entre les individualistes anarchistes de « mon » monde s'établissent par un contrat. Le seul contrat tacite que j'ai passé avec mes abonnés, mes lecteurs, mes auditeurs c'est, en échange de leur appui pécuniaire ou moral, ou encore de l'attention qu'ils me prêtent, de faire tout mon possible pour leur fournir des sujets d'étude, de réflexion, de propagande des opinions qui nous tiennent à cœur, aux uns et aux autres. Je ne me suis jamais engagé à me placer sous l'esclavage de leur contrôle de mes faits et gestes. Et je mets quiconque au défi de me le démontrer. Cela irait d'ailleurs à l'encontre de la thèse qui m'est chère et qui est bien connue : « que je ne suis comptable qu'à moi-même de mes faits et gestes, m'efforçant, en revanche, de ne jamais mettre aucun de mes compagnons dans la situation d'avoir à me rendre compte des siens ».

Je ne me suis en effet jamais prétendu le délégué d'un milieu, l'exécutif des décisions d'un Congrès ou d'une Assemblée. J'œuvre personnellement, à mon corps défendant. Je fais de la propagande parce que cela me plaît, parce que mon tempérament m'y impulse; parce que, après méditation, je suis porté à la croire utile, nécessaire, urgente. Je fais appel pour m'aider à ceux que mon effort intéresse, qui vibrent à l'unisson de ma cérébralité, qui sont d'accord avec les directives générales de mon activité extérieure, que satisfont ma façon d'exposer les opinions individualistes. A nul autre.

D'ailleurs, sur quelles bases un individualiste anarchiste de mon monde pourrait-il bien s'étayer pour apprécier un seul des gestes de ma vie intime? Neuf fois sur dix, il arriverait que nous ne nous entendrions pas sur ce qu'il faut entendre par utile, plaisant, agréable quand nous en serions à qualifier mes actes. M'imposera-t-il sa conception de l'utile, de l'agréable, du plaisant? Convoquera-t-il, contre mon gré, un Concile où l'on définira ce qu'il faut entendre par utile ou nuisible, etc., me concernant individuellement. Il n'y a aucune raison pour que ma définition de ce qui m'est personnellement utile ou nuisible, etc., soit inférieure à la sienne ou à celle adoptée par le Concile qu'il aura convoqué. Ma définition sera différente de la sienne, de la leur, voilà tout. Dès lors que je ne veux pas imposer ma classification personnelle de celles de mes actions que mon déterminisme individuel m'incite à considérer comme utiles, plaisantes, agréables, pas un de ceux qui composent « mon » monde ne saurait m'adresser de critique valable ou opérante.

L'espèce de individualiste anarchiste, qu'il s'agisse de propagandistes ou de simples compagnons de deuxième classe (!), est logiquement constituée par

des individus ayant souscrit, entre autres termes de « leur » contrat, à cette entente tacite qu'à l'égard les uns des autres ils n'exercent pas *actuellement* d'autorité. Ce contrat implique logiquement qu'ils s'interdisent toute incursion dans leur vie privée. Toute incursion, tout empiètement, toute intervention — qu'elle soit gouvernementale, collective ou individuelle — est une manifestation d'autorité.

Quand Bergeron expose que « les détails de sa vie de ménage doivent (!) préoccuper les camarades » il oublie que là où il y a un devoir et non contrat, il n'y a plus d'individualisme anarchiste : il n'y a plus de place que pour la loi, le code, le gendarme, la prison.

Je puis m'occuper de la vie privée d'autrui, et c'est rare; mais quand je le fais c'est qu'il s'agit d'un autoritaire de profession, d'un partisan de l'autorité, d'un quelconque humain qui fait le jeu des agents de la répression bourgeoise contre ceux de « mon » monde. Dans mes polémiques, je ne me mêle pas de la vie privée de ceux qui combattent l'autorité et l'exploitation sous leurs aspects : économique, moral, social, légal, intellectuel, religieux, etc. Il se peut qu'un faux frère use d'autorité persistante à l'égard de quelque individualiste de son entourage (encore faudrait-il que je sois saisi du fait par la victime elle-même), mais de ce fait, il aurait cessé d'appartenir à mon monde. Ce serait un autoritaire, et je le traiterais comme tel.

Pour en revenir au « propagandiste » je tiens à citer les lignes suivantes que j'écrivais dans *L'anarchie* du 20 septembre 1906. Je crois bien qu'à seize ans de distance, je les réécrirai à peu près telles quelles :

« Je ne m'imagine pas que mon bil et de mille va faire du propagandiste qui « en vit », un héros, un saint, un demi-dieu ou un surhomme. Ce sera un homme comme les autres avec ses heures d'espoir et ses moments de découragement, ses enthousiasmes et ses chutes, ses erreurs et ses inconséquences. Comme tous il aura ses périodes de sentimentalisme et ses temps de terre à terre. En faire un surhomme grâce à un billet de banque, c'est trop ou trop peu. C'est tel qu'il est qu'il m'intéresse; et plus il montrera d'activité pour assurer une existence sûre à sa propagande, plus j'aurai foi en sa sincérité... Je ne lui demande pas de renoncer à la vie ni de faire l'ascète; je pense qu'il aimera de toute la force de son sentiment, de toute l'exigence de ses sens; j'imagine qu'il ira méditer sous les grands arbres ou rêver parfois le long des cours d'eau. Je ne réclamerai pas qu'il fasse sa propagande à ma façon et pour me plaire, je m'attends certes à ce que la façon dont il le fera ne me plaise pas toujours : ce qui m'intéresse je le répète, c'est l'orientation générale de ses efforts, ce ne sont ni les détails ni les conceptions individuelles. Je ne suis ni un garde-chiourme ni un policier et à quoi me servirait-il de parler contre les exploités qui entendent, par.e qu'ils payent, asservir intellectuellement et moralement leurs ouvriers, si pour moi « l'ouis » j'entends prendre le droit de contrôler sa vie intime ou de lui dicter une règle de conduite? Ce que je demande surtout, c'est qu'il soit lui-même ».

E. ARMAND.

La Revue anarchiste de janvier contient de belles pages d'A. Colomer sous le titre : Le roman des Bandits tragiques.

RÉPANDÉZ NOS BROCHURES D.STRIBUEZ NOS TRACTS

Miel

Tous ceux qu'intéresse l'alimentation rationnelle, connaissent la valeur du Miel et ses usages bienfaisants. Les lecteurs de *En dehors* apprendront avec plaisir qu'ils peuvent s'en procurer en confiance, à des conditions spéciales, auprès de **STEPHEN MACSAY**, apiculteur à **Gourdez-Luisant** (Eure-et-Loir), qui leur enverra 5 kilos de bon Miel, en boîte métal, contre remboursement de 23 fr., emballage et tous frais compris.



Souscription permanente au profit du journal

Juan Nicolau, 150. Henri Pia, 1. Louise Catherine, 5. François Achille, 2. Paul Ceiton, 275. Georges Lavaud, 2. Antonelli, 150. Bailly, 050. Louis Mollet, 350. Francisque Faye, 250. Germaine P., 1250. R. Iniesta, 4. Gamba, 1. Pau. Faure, 350. Lantermann, 450. Groupe Libre Discussion, Paris, 5. Albert Lebretton, 150. Cholet-Noizet, 1. A. Descombes, 250. Coussinier, 075. F. Denegry, 050. Piron, 1. E. Chassignat, 3. Louis Dumont, 500. Pour que parissent le n° 5 et les suivants, 5. P. Hordequin, 7. P. Grelece, 350. Simon J. 450. Grupo libertaria Idrista 1150. Andre, 10. Ovide D. 4. Collecte réunion r. de Bretagne, 615. Un ancien des C. P., 50. Ch. Rousseau, 10. Marceau, 950. Rouas, 050. Perès, 450. A. Laforge, 250. Meryk, 3. Louise, 3. Borin, 10. Gosny, 3. Bonnard, 3. Hazanbeck, 3. Crevoisier, 140. Beauné, 5. Alfred Dubuis, 2. Maxime Marchand, 2. G. Robin, 450. Ch. Aspès, 050. Ed. Pasquet, 050. P. Calmettes, 050. Berthe F., 450. M. Sauvat, 150. A. Gauzy, 450. Casteu, 5. Crimé, 5. Albert Pilot, 2. Jean Furon, 1. Glazal, 1. Lerouille, 150. Y. Le Jort, 2. C. Hamelet, 450. A. Dury, 1. Renaud, 10. Régis Croze, 050. Delorme, 10. H. Burtin, 3. L. Mangin, 245. Total : 296 fr. 95. (Liste arrêtée au 15 janvier).

— Un camar. des. conn. copain au courant procédés phototypie. Ecrire aux bureaux du journal sous double enveloppe adress. PHOTO.

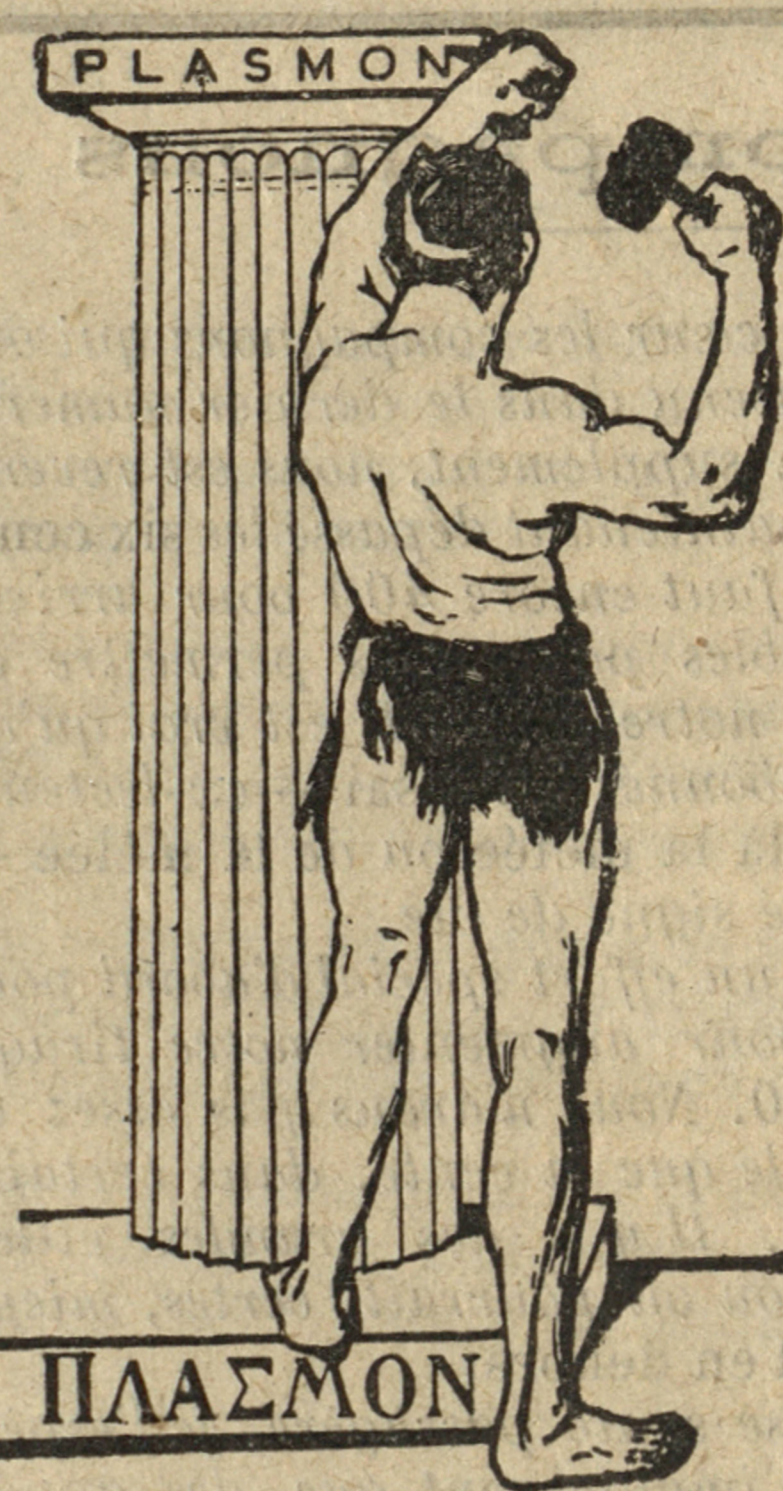
— Dés. corresp. av. camar. femmes relativem. à diffusion des idées individualistes dans milieux féminins. Eug. ROCHE, case 11.706. La Jonction. Genève (Suisse).

— Un des nôtres désire faire connaitre. d'une camarade dans les idées de ce journal, habitant Paris. Ecrire à nos bureaux, sous double enveloppe, à l'adresse : « L'un des nôtres ».

— Il ne nous reste plus de nos 1 et 1 bis. Inutile donc de nous en demander.

— Nos correspond. nous faciliter. la besogne en renouvel. leur adr. dans chac. de leurs lettres.

— Un jeune camar. de banlieue dem. à f. conn. d'une jeune libertaire parisienne. Ecr. d'abord à A. L. D., aux bur. de *En dehors*.



— Jules SIMON, hôtel Benoit à Monbard (Côte d'Or) s's. conn. adr. de Raveniau de Grenoble.

— GILLES de S. Raphaël donnet s. adr. à Daillan, chez Dupont, 15 bis, r. Emile Jammais à Nîmes.

— Vu mauvaise santé suis en retard pour réponses. Patience. E. A.

KUHN. — Merci. Continue.

A PLUSIEURS — Impossible faire plus av. moyens dont disposons actuellement.

Le cliché ci-dessus fait partie de la série des quatre cartes postales illustrées que nous éditions avec pensées choisies dans Sénèque, Juvénal, Tacite, Roger Bacon, Charron, Montaigne, Ugo Foscolo, Fourier, Nietzsche, Han Ryner, de Lacaze-Duthiers, E. Armand.

L'Initiation Individualiste Anarchiste par E. ARMAND

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

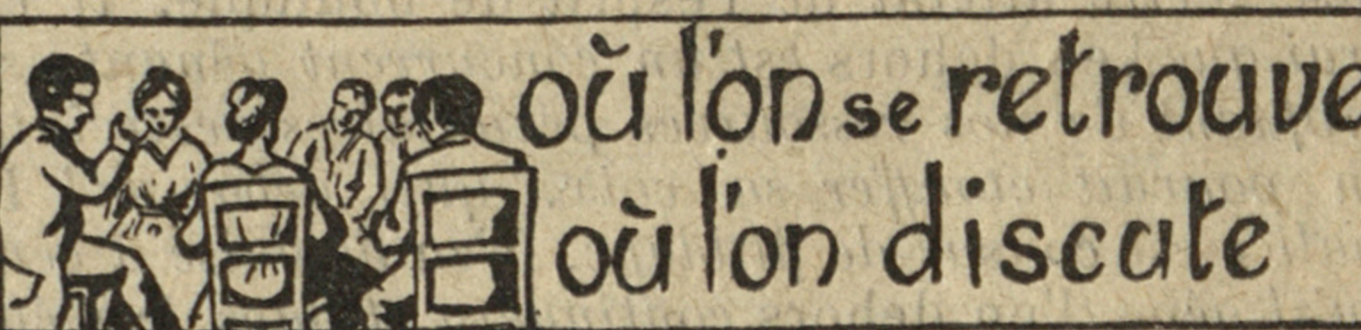
(Ecrire très lisiblement.)

Nombre de volumes souscrits à 6 francs l'exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Malgré mon plus vif désir, il ne m'a pas été possible de remplir mes engagements et je n'ai pu, comme j'en avais l'intention, expédier dès le début de l'année, l'INITIATION INDIVIDUALISTE à ses souscripteurs. Ceci pour la bonne raison que les copains typos auraient pu mettre davantage de leur pour accélérer la composition de cet ouvrage. J'ai donné il y a quelques jours le bon à tirer de la seconde feuille, ce qui veut dire que jusqu'au septième caapitre l'INITIATION est imprimée. Je suis donc obligé de recommander aux souscripteurs de s'armer de patience. Par ailleurs, il manque encore 350 à 360 souscriptions pour arriver aux mille qui avaient été demandées dès l'ouverture de la Souscription; je pourrais donc, à la rigueur, plaider excusable. Je compte bien, d'une part, que l'impression va marcher désormais avec plus de rapidité, et — de l'autre — qu'avant son achèvement les souscriptions qui font encore défaut me seront parvenues. E. A.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro : 344 Francisco Firelli, 345 Francisque Faye, 346 Walter Garlier, 347 Hoche Meurant, 348 J. Nicol, 349 Cholet-Noizet, 350 E. Chassignat, 351 Louis Mullet, 352 André P., 353 Luc Jacob, 354 Iniesta, 355 Georges Vidal, 356 Giuseppe Fumagalli, 357 Alba Satterthwaite 358 Le Gallou.



ANIS. — Les Compagnons de l'en dehors, 49, rue de Bretagne. — Lundi 29 janvier, à 20 h. 1/2, Les « colonies » individualistes anarchistes et les différents éléments de leur reunion, par E. Armand.

[Kiosques et librairies où on est assuré de trouver l'en dehors en vente : Bourse du Travail (angle de la place de la République et de la rue du Château-d'Eau) — face au 8, boulevard Saint-Denis — 174, rue du Temple — Maison Commune, 49, rue de Bretagne. — Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville. — 46, avenue d'Italie; etc., etc.]

Pour tous renseignements sur l'activité des Compagnons de l'en dehors, s'adresser à Lucien MÉVEL, 71, av. d'Italie, 13^e. (Chez lui le lundi après-midi, de 17 à 19 h.)

Groupe anarchiste du XIV^e, 111, rue du Château. — Tous les mardis soir, à 20 h. 30, causeries éducatives. Mardi 30 janvier : entretien sur le Crime, le Criminel et la Répression pénale, par E. Armand.

Dimanche 4 février, à 2 h. 30 : Conférence par HAN RYNER sur La Volonté d'Harmonie et l'Avenir : Prix d'entrée (facultatif) : 50 centimes.

LYON. — Groupe d'éducation individualiste. Maison du Peuple, 169, rue Molière. — Tous les samedis soir, à 20 h. 30.

Causeries Populaires, 17, rue Marignan. — Tous les mardis soir, à 20 h. 30.

Grupo Libertaria Idrista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

Le Gérant : L. MÉVEL

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE » 7, rue du Gros-Auneau, ORLÉANS Téléphone 33.09